



On l'employait aux lessives. — Page 309, col. 2.

vait lui donner de nouvelles certaines que de MM. de Malden et de Valory, qui avaient été vus au château, meurtris, ensanglantés, mais, à tout prendre, sans blessures dangereuses.

Quant à Charny, on ne savait rien de positif sur son compte; on disait bien qu'il avait été sauvé par MM. Barnave et Pétion, mais on ne l'avait pas vu rentrer au château.

A ces dernières paroles de madame Campan, une pâleur si livide passa sur le visage de la reine, que la femme de chambre, croyant que cette pâleur venait de la crainte qu'il ne fût arrivé malheur au comte, s'écria :

— Mais il ne faudrait pas que Sa Majesté désespérât du salut de monsieur de Charny, parce qu'il ne serait pas rentré au château; la reine sait que madame de Charny habite Paris, et peut-être le comte s'est-il réfugié chez sa femme...

C'était justement cette idée qui était venue à Marie-Antoinette et qui l'avait si affreusement fait pâlir. Elle s'élança hors du bain en s'écriant :

— Habillez-moi, Campan! habillez-moi vite! Il faut absolument que je sache ce qu'est devenu le comte...

— Quel comte? demanda madame de Misery en entrant.

— Le comte de Charny! s'écria la reine.

— Le comte de Charny est dans l'antichambre de Sa Majesté, dit madame de Misery, et sollicite l'honneur d'un moment d'entretien avec elle.

— Ah! murmura la reine, il a donc tenu sa parole!

Les deux femmes se regardèrent, ignorant ce que voulait dire la reine, qui, haletante, incapable de prononcer un mot de plus, leur fit signe de se hâter.

Jamais toilette ne fut plus rapide; il est vrai que Marie-Antoinette se contenta de tordre ses cheveux, qu'elle avait fait laver avec une eau parfumée, afin d'en enlever la poussière, et de passer par-dessus sa chemise un peignoir de mousseline blanche.

Lorsqu'elle rentra dans sa chambre, en ordonnant d'introduire le comte de Charny, elle était aussi blanche que son peignoir.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

VII

Bien que mademoiselle Aubri, en sa qualité d'aristocrate, eût un profond mépris pour la fille de Cécile Dupuis, elle partageait avec sa maîtresse la vénération qu'elle pensait devoir être due à la demeure féodale, au château de Vannoise, et pour rien au monde elle n'aurait voulu donner à qui que ce fût le droit de se plaindre du séjour qu'il avait eu l'honneur de faire sous ce noble toit. Elle mit donc un grand soin à ce que Robertine ne manquât de rien dans l'appartement de la tour qu'elle lui fit occuper. Comme pour exécuter les ordres de la marquise, et surtout les ordres de Morin, elle ne pouvait point perdre l'enfant de vue, et qu'elle voulait d'ailleurs la faire causer quand il lui plairait, il fut résolu que la petite mangerait avec elle, et que pour tout le reste on la livrerait entièrement à la direction de Madeleine.

Madeleine, la sœur du jardinier en chef de Vannoise, était une grosse réjouie de vingt-trois à vingt-quatre ans, dont l'intelligence dépassait de fort peu celle des animaux domestiques. Elle pensait à peine, comprenait difficilement, et le cercle de ses idées était des plus rétrécis. Cependant nul dans la maison n'était aussi occupé que Madeleine et ne travaillait davantage: ses occupations étaient fort variées: tantôt on l'employait à la cuisine, tantôt aux lessives, tantôt aux chambres, et toujours on admirait l'exactitude avec laquelle elle

exécutait les ordres qu'elle avait reçus: on eût dit une machine qui, une fois montée, s'acquittait d'un emploi quelconque mieux que ne l'aurait su faire l'être le plus intelligent. Comme son existence n'avait été jusqu'alors qu'une sorte de végétation, Madeleine n'avait ni vices ni vertus, mais sa nature était bonne, son humeur égale; elle riait du matin au soir, tout en faisant sa besogne, et souvent la besogne des autres domestiques, qui abusaient de son obligeance. Incapable de nuire à personne, elle vivait dans le calme, dans la joie, et son unique défaut était la gourmandise.

C'est à cette fille, qu'un regard de lui terrifiait, que Morin crut devoir confier le soin de garder Robertine. Après l'avoir endoctrinée sur tous les points qui tendaient à séquestrer l'enfant dans la tour, il la mena chez mademoiselle Aubri, dont elle reçut les ordres pour les détails journaliers. Toutefois, parmi les nombreuses instructions qu'on lui prodigua, bien peu se trouvèrent relatives au bien-être moral ou physique de Robertine. Heureusement, sous ce dernier rapport, Madeleine était plus propre qu'une autre à remplir les fonctions de bonne, attendu qu'elle avait élevé tous les enfants de son frère, qu'elle aimait comme ses propres enfants. La grosse fille fit ce qu'elle faisait toujours; elle suivit ses habitudes, et prit grand soin de la petite.

Robertine n'en passa pas moins la première journée de son séjour à Vannoise dans un état d'affliction que les propos vulgaires et le rire stupide de Madeleine étaient loin de pouvoir calmer. Pour la première fois de sa vie, la pauvre enfant dormit à peine: accoutumée à n'entendre qu'un langage affectueux, à recevoir des caresses, elle revoyait avec effroi le visage irrité de Morin, le visage froid et sévère de cette vieille fille, dont elle n'avait pas obtenu un sourire, et, lorsque le lendemain matin Madeleine l'habilla, lui disant qu'elle allait déjeuner avec mademoiselle Aubri, elle fut saisie d'une terreur indicible.

Néanmoins, sa faible raison, ou plutôt je ne sais quel instinct, lui fit concevoir qu'il fallait